

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A partir de ce jour, nous prions nos correspondants d'adresser tout ce qui concerne "L'Ordre" à l'adresse ci-dessous :

Armand Beure, 36, chemin de Beupuy, Limoges.

Condamnation à Mort

On a supprimé, en France, la peine de mort pour faits politiques — sauf à les qualifier crimes de droit commun pour les besoins de la cause, voir les exécutions d'Emile Henry et de Vaillant. Il est question de supprimer la peine de mort pour les crimes prévus par les codes pénal et de justice militaire, mais la peine de mort pour les faits d'ordre économique est en train de s'instaurer chez nous et aussi, probablement, dans tous les pays industriels.

Cette dernière l'emporte sur les autres au point de vue de la valeur pénale.

La mort par décapitation, pendaison, étranglement ou électrocution, c'est l'affaire d'un moment bien vite passé et, avec un peu de stoïcisme, on paie sa dette à la société assez facilement quand on a commis un acte tarifé à ce prix par l'un des articles vengeurs qu'elle a élaborés. Cette brave société, elle, a pensé qu'il valait mieux songer à la répression des crimes qu'à les prévenir en en supprimant les causes ; c'est plus simple.

La peine de mort décrétée par le patronat contre tout travailleur qui fera mine de résister à son autorité est autrement terrible ; c'est la mort lente, l'agonie interminable, non seulement pour soi, mais pour les siens.

Quand un ouvrier ou un employé aura participé à une action — permise par les lois — contre son patron, qu'il s'agisse de grève ou d'action syndicale, il sera privé de son gagne pain par ledit patron et par suite de l'entente des employeurs par les fiches, les renseignements confidentiels, les coups de téléphone, les marques distinctives portées aux certificats, etc., il sera mis dans l'impossibilité de se caser dans une autre maison. Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il pourra s'occuper ailleurs que dans l'industrie qui le faisait vivre ; bientôt, tous les employeurs du commerce et de l'industrie auront à leur disposition l'indicateur général qui leur fera connaître la mentalité de celui qui aura été exécuté et alors, quel sera le patron, de quelque commerce ou de quelque industrie que ce soit qui assumera la responsabilité de donner le moyen d'exister à l'être qu'il considère comme l'ennemi de la classe patronale ! L'ouvrier qui est dangereux pour les intérêts des patrons fabricants de la mécanique ne le sera pas moins pour celui qui fabrique tout autre produit. En conséquence, nul patron conscient ne devra réchauffer dans son sein la vipère qui le mordra à l'occasion.

Ce lépreux moderne n'aura même pas la consolation de s'expatrier pour trouver sa pitance et celle de sa famille, car Le Progrès de nos amis du Havre, nous annonce, d'après un journal allemand, qu'une Fédération internationale de patrons va se constituer, dont l'objet sera d'empêcher l'embauchage dans chaque pays fédéré de grévistes de pays voisins et aussi, sans doute, de toute mauvaise tête.

Donc, de par la volonté du patronat, devenu internationaliste pour servir ses intérêts et assouvir ses rancunes, les travail-

leurs réputés indignes d'être admis à travailler sont condamnés à mourir de faim.

Il s'agit de savoir si ceux qui se sont révoltés contre les abus d'autorité et les exactions des patrons se résigneront à attendre les effets de la sentence prononcée contre eux. C'est douteux.

Ils voudront vivre, quand même, et puisqu'il ne leur sera plus permis de gagner leur pain et celui de leur famille par le travail, ils seront en droit de se procurer leur nécessaire par tous les moyens possibles.

On sera bien mal venu à leur adresser des reproches, à tous ces rejetés, le jour où ils constitueront une vaste association ayant pour objet l'exploration des riches appartements et des villas bourgeoises de leurs ex-seigneurs et maîtres. Et quand l'occasion se présentera pour ces chevaliers du *struggle for life* de s'en prendre à la peau même des détenteurs de ce dont ils auront besoin, ils seront bien excusables, semblent-il et l'importance de leur acte sera atténuée par la provocation de leurs ennemis et par le besoin de vivre. De condamnés à mort qu'ils étaient pour de simples faits économiques, ils deviendront les pensionnaires de l'Etat qui leur assurera, dans des conditions de confort discutables, peut-être, ce qu'il leur était interdit de se procurer de la façon réputée honnête.

E. QUILENT.

CE QUE JE FERAIS

I
Si le hasard, qui m'a fait l'âme fière,
Voulait qu'un jour je fusse mendiant,
Je n'irais pas, le front dans la poussière,
Me ravalant devant chaque passant,
Je n'irais pas, les yeux remplis de larmes,
En plein soleil implorer un humain.
Mais, chaque nuit, me riant des gendarmes,
Je mendierais le poignard à la main.

II
Quand le chômage en un jour de misère,
Sur le pavé nous jette sans recours,
Combien s'en vont, oubliant leur colère,
Tendre la main ou chanter dans les cours !...
— Perdu dans l'ombre et fuyant dès l'aurore, —
A votre place, — ô lâche mort-de-faim —
Dans les quartiers que le luxe décore,
Je mendierais le poignard à la main.

III
Combien de fois, promenant ma tristesse,
J'ai fait s'enfuir d'un regard irrité,
De ces truands à l'ignoble bassesse,
Qui, sur ma route, outrageaient ma fierté !...
Qu'il aille au loin, le pauvre, assez infâme
Pour demander partout sur son chemin...
Si j'étais gueux, bien haut je le proclame,
Je mendierais le poignard à la main.

IV
Dshérités ! vous tous que l'on méprise
Et que partout l'on traque avec fureur,
Ecoutez-moi, la colère me grise,
Je veux parler et vous ouvrir mon cœur :
— Nous avons droit, tous, autant que nous sommes,
— Au pain du jour, au pain du lendemain !...
Eh bien ! debout ! — si vous êtes des hommes —
Nous ne l'aurons qu'un poignard à la main.

LE PLÉBIEN.

Les Vacances d'un Petit Proletaire

Les écoliers viennent d'être libérés (le mot est juste). A chaque fin d'année scolaire, leur dernière sortie de classe peut se comparer au départ de « la classe » dans un régiment. La même joie exubérante s'y manifeste ; la même félicité rayonne sur les visages.

Je les ai rencontrés, les gosses, et entendus ! Ils s'étaient groupés et, avec une en-

tente parfaite, — quoique pressant un peu la mesure, — ils braillaient à tue-tête :

Bon, bon, nous y voilà,
Vivent les vacances !
Bon, bon, nous y voilà,
Vivent ces temps-là !

Ceci avec force accompagnements de couvercles de « carnassières » en bois.

Après leur passage, la rue était jonchée de lambeaux de ces cahiers maudits, déchirés avec force et conviction.

* * *

A la rentrée des classes, les professeurs ne manqueront pas de donner aux élèves ce devoir : Racontez à un ami comment vous avez passé vos vacances. Alors, ceux-ci s'ingénieront à imaginer un récit forgé de toutes pièces avec des réminiscences de lectures sur les modèles du genre. Il est d'usage, dans ces compositions, de faire un voyage pour les vacances. On va chez un parent ou un ami qui habite une riche contrée qui possède une immense et belle propriété plantée d'arbres... séculaires (l'un ne va pas sans l'autre) ; on y est choyé, dorloté ; on s'amuse gentiment, afin de ne pas se faire gronder et de ne faire de peine à quiconque ; puis (ce qui fait bien aux yeux du maître) chaque jour, on consacre un certain temps à repasser ce qu'on avait appris pour ne pas l'oublier, etc., etc.

L'élève se dira : « Ce que j'ai fait ne peut pas se mettre sur le papier. Le professeur s'étonnerait, se fâcherait, jugerait mon récit sot, inconvenant et sans intérêt, me blâmerait devant mes camarades, ce qui me ferait bien honte et me punirait. »

Malheureusement cela est vrai. Les instituteurs sont en général des paysans incomplètement dégrossis ; la moyenne de leur intelligence n'atteint pas un niveau très élevé.

Ils font naître et encouragent cette façon d'écrire du *Petit Secrétaire*. Ils désapprennent à l'enfant à rester soi, naturel, vrai. Sauf quoi, je vous certifie que plus d'un petit prolétaire pourrait rédiger son devoir comme suit :

Cher ami,

Autant j'étais heureux de quitter l'école il y a deux mois, autant j'ai été heureux d'y revenir. Toi aussi, n'est-ce pas ? Et cela se conçoit, nos parents sont de conditions proches parentes. Si, comme de simples petits bourgeois, nous allions passer nos vacances sur une plage quelconque, à Royan, à Biarritz, peut-être aurions-nous un avis différent, attendrions nous la « rentrée » avec moins d'impatience.

Mais, notre apanage à nous, pendant que papa et maman sont à l'usine, c'est la rue, en plein soleil, avec ses deux caniveaux où, sur un lit de boue noire, des détritiques se putréfient dans une eau stagnante. C'est là qu'on joue aux boules, c'est là où tombe ma petite sœur dont j'ai la garde, où je tombe moi-même si, avec un copain, j'essaie une partie de lutte à mains plates.

En échange, le soir, on reçoit une bonne « correction » des parents.

Ce que j'ai fait pendant ces huit semaines de « jendis » ? Quelque chose qui, cher ami, doit fort ressembler à ce que tu as fait toi-même. J'ai fumé beaucoup de cigares en cacao dans des pipes en plâtre (pour ce faire nous nous cachions dans la cave.) Cent fois, je me suis décousu, déchiré, contusionné ; j'ai usé en entier une paire de sabots, deux pantalons, une blouse, et j'ai perdu une casquette. Malgré la défense paternelle, plusieurs fois j'abandonnai ma sœur à des gamines et je partis me baigner dans le ruisseau. Je commis bien des im-

prudences qui, heureusement, n'eurent pas de suite. Je me battis souvent avec des camarades. Je fis saigner le nez à un dont je reçus un coup de pied qui me fit boiter durant trois jours. Nous fréquentions assiduellement les échafaudages des maisons en construction pendant l'absence des ouvriers. Ce jeu était tellement dangereux qu'un de nos camarades passa entre les poutres et, tombant dans une cavé, se cassa la jambe. Il aurait tout aussi bien pu se tuer.

La maraude est un genre de sport que nous avons pratiqué également (c'est dans un de ces exploits que, suivi du propriétaire, je laissai ma casquette, bien involontairement, sur le terrain). Je rentrais chez nous sale et dégoûtant, à 5 heures, pour faire bouillir la soupe.

J'ai reçu beaucoup de taloches de ma mère et plusieurs graves corrections de mon père.

Que celui qui n'a rien fait de tout cela me jette la première pierre. Je ne m'excuse pas. A preuve, c'est que j'en avais mon aise à la fin et que je désirais la « rentrée ». Mais je ne m'illusionne pas. Dès que nous aurons repris le « train » des devoirs, des leçons... et des *pensums*, je me prendrai à regretter cette époque de liberté relative.

Théodule FEUILLE.

Entretiens d'un Paysan

LETTRE A L'AMI ANTOINE

La Cambrouse, le 4 août.

Ah mon pauvre vieux ! Je crois que je vais faire comme défunt Francillou, je vais crever ! Bon Dieu, j'en peux plus ! Y faut être courbé toute la journée dans les planches de blé, pour le couper, le derrière en pompe, plus haut que la tête. Je peux plus me durer tellement que mes reins me font mal ! Y te fait une chaleur qui grille tout. Le soleil te tape toute la journée sur la tête, la vapeur de la terre monte tellement qu'on ne peut plus en respirer ! La poussière s'attache partout, et vous fait sales comme des cochons. Depuis le matin à 4 heures jusqu'à 8 heures le soir, nous sommes là, avec nos volants et nos faucilles à couper la paille tant que le poignet peut en donner ; et puis tu sais, les femmes comme les hommes, les quitte petits, tout le monde.

Tu peux être sûr que ça fatigue plus que de faire le rentier. Y a pas une bête qui travaille plus que nous. D'ailleurs, on ne nous prend pas pour autre chose.

Si tu veux pas le croire, demande à n'importe quel bourgeois, ou bien à un employé de banque, de chemin de fer, tous ceux qui font les petits môssieux, y te diront tous : « Les paysans ! tout est bon pour eux. C'est une race qui est faite pour travailler, rien que pour ça. »

Qu'y fassent venir le blé, les carottes, les pommes de terre et les cochons, c'est tout ce qu'y peuvent faire, y sont bien trop bêtes pour faire autre chose !

Qu'y z'aient toujours des gros sabots, des chemises de grosse toile et des pantalons de droguet qui grattent la peau ; qu'y mangent tous les jours du ragout de pommes de terre, ou des pommes de terre en sauce piquante ou des pommes de terre rôties ; qu'y boivent de l'eau ou de la piquette aigre qui brûle le ventre, ou du vin à bon marché où, dans un litre, il n'y a pas un plein dé de jus de raisins, c'est tout ça qu'y leur faut.

— Mais, dis donc, c'est-y que nous sommes pas des hommes comme les autres ?

— C'est y que nous ne devrions pas être tous égaux ?

— Le sommes-nous ?

— C'est y que je suis l'égal de mon propriétaire ?

— Tu vas me dire : « Bien sûr, puisque nous sommes en République ! »

— Ma foi, écoute, je la trouve pas épatante, moi, la République.

— On me le disait bien quand j'allais en classe que c'était le meilleur gouvernement qu'y puisse y avoir, que tous les citoyens étaient libres et égaux.

— Je crois que c'est un peu de la blague tout ça. Je suis pas bien libre, moi, et si j'allais dire au propriétaire du bien que je travaille que je suis tant que lui, y rirait bien !

— Je suis bien libre, mais quand la Jeannette, ma femme, eut notre premier petit, le maître du domaine où nous étions avec mon père et ma mère, dit que si je ne voulais pas le faire baptiser, nous pouvions nous en aller plus loin.

— C'est ça que je fis.

Comme nous sommes jeunes et forts, la Jeannette et moi, et que c'était notre premier mioche, nous n'avions pas peur pour chercher du travail et je louai celui où nous sommes à présent.

— Le propriétaire n'est pas un calotin comme l'autre ; y n'aime pas les curés et y se fout pas mal de la religion, c'est un républicain... Mais ça lui a pas empêché de m'affirmer le bien que son oncle lui a laissé, le plus cher qu'il a pu ; et tu sais pas encore ce qu'il a fait ? Y voulait faire comme pour celui de ce pauvre Francillou, y voulait m'augmenter !

— Un soir que la Jeannette était assise derrière le buisson, qui est entre son parc et notre grand pré, en train de faire têter le petit à l'ombre, tandis que nous finissions de charger la dernière charretée de foin de cette année ; elle l'entendit qui parlait, de l'autre côté, avec sa femme, y lui disait : « Cet animal de Jeantissou y fait bien ses affaires. Je lui ai fait payer la ferme la moitié de plus qu'elle ne vaut, je croyais qu'y ne pourrait pas me payer et que je serai obligé de faire saisir son mobilier... et y ne m'a pas fait attendre ; y ne doit rien à personne, y paye bien tout le monde. C'est vrai qu'y n'arrête pas une minute, ni sa femme ; et que y travaille si bien les dimanches que les autres jours, qu'y ne va jamais à l'auberge ; je crois même qu'y n'ont pas acheté de vin depuis qu'y sont là. »

« ... Si je devais vivre comme ça, moi, j'aimerais mieux me détruire ! »

— Là, sa femme dit : « Que veux-tu, y-z-y sont habitués à vivre comme ça, y ne seraient pas heureux s'y devaient vivre comme nous ! »

— Lui recommença de parler et lui répondit : « Y faut bien qu'y-z-y soient habitués, sans ça y se contenteraient pas de leur sort si aisément qu'y le font et je ne tirerais peut-être pas bien gros de notre bien. Mais puisque y paye bien partout, je vais faire remplacer le portail de la grange qui ne tient plus debout et je lui demanderai 30 francs de plus. Il n'y a pas d'autre domaine qui puisse faire son affaire dans les alentours, y aurait que chez M^{onsieur} de la Chartre, mais on ne le veut pas à cause qu'il est anticlérical... Y sera bien obligé d'y mordre !... »

Alors, tu vois si je suis libre et si je suis l'égal de ce propriétaire républicain ? C'est lui qui est le maître. C'est moi qui le nourrit en lui portant à chaque Saint-Jean et à chaque Noël l'argent que j'ai pu gagner en m'esquintant à travailler ; c'est moi qui entretiens tout son luxe, qui paye tous les frais de sa vie de richard... et y me tient. Je suis obligé d'arriver où y veut m'amener.

Y peut attendre, lui ! Si je m'en vais, je ne sais pas où je pourrais passer, mais lui, il aura vite un autre fermier.

Je suis obligé de soupler. Je suis le plus faible. Je suis pas tout seul, j'ai ma femme, un gosse, bientôt deux ; si je reste sans place, que je ne travaille pas de quelque temps, c'est la misère, les dettes, la saisie, je suis enfoncé, mes enfants sont perdus...

... Y me tient ! y me tient sous sa griffe, il est le maître... C'est y que nous sommes égaux ???

Non, nous le sommes pas, puisque lui me fait marcher et que je suis obligé de lui obéir.

Je ne suis pas libre puisque je suis obligé de faire ça qui veut.

Faire ce que je voudrais est une chose qui m'a pas encore arrivée... et toi ?

Alors, tu vois, du moment que y en a qui sont maîtres des autres, nous ne sommes pas tous égaux, et puisque nous sommes obligés de faire à leur idée, nous ne sommes pas libres.

Je te reparlerai de ça. Je vais me coucher, je suis éreinté, à une autre fois.

Ton,

Jean DOBRÉ.

POLITIQUE ET SYNDICAT

Alors qu'un peu partout le syndicalisme tend à se débarrasser du joug politique qui l'enserme, la Fédération des textiles reprenant les babioles anciennes, met à l'ordre du jour du congrès d'Amiens, la question des rapports à établir entre la confédération générale du travail et le parti socialiste.

Qu'aurait à gagner le syndicalisme en participant à l'action politique ? Rien ! Son action profondément révolutionnaire ne pourrait que s'atténuer à ce contact. Les résultats obtenus sont assez importants pour indiquer que la tactique suivie est bonne.

Jadis, lorsque le *bateau à Jaurès* voguait, entraînant à sa suite quelques syndicats, une minorité socialiste révolutionnaire était avec nous pour indiquer les dangers de la route qu'ils suivaient.

Aujourd'hui, Jaurès a pris à son bord les mécontents de jadis, et cela a suffi pour faire disparaître les dangers d'autrefois.

L'unification socialiste ayant égalisé les chances, les partis composant l'unité ne craignent plus la suprématie de l'un sur l'autre. En mettant le syndicalisme à leur suite, il ne pourront en retirer profit qu'au détriment de ce dernier.

Une question, cependant, mérite d'être posée. Si un jour l'unification se désagrège, et en admettant que les syndicats commettent la faute de greffer l'action économique sur l'action politique, avec quel parti les rapports devront-ils s'établir ? Est-ce le socialisme de Jaurès, de Guesde ou d'Allemane qui pourra utiliser l'estampille syndicale ? La question vaut la peine d'une réponse. Avant de s'engager dans une aventure, il est bon de rechercher les conséquences pouvant en résulter.

LORROT.

AU JOUR LE JOUR

Evolution

Jaloux des lauriers de Millerand et de Briand, laudateurs fiévreux de notre armée nationale — aussitôt le maroquin conquis — le maire *socialiste* de Toulon, le citoyen Escartefigue (socialiste unifié ex-anarchiste !) n'a point manqué, en banquetant avec l'amiral Fournier et tous les états-majors de nos flottes, de suivre d'aussi *socialistes* devanciers.

Il a dit les « sentiments patriotiques avec lesquels les enfants de Toulon suivent le développement de ces forces navales, cuirasses de la Patrie ».

Il a précisé qu'il est « indispensable, au moment où la France va porter aux quatre coins du monde son drapeau (!) qu'un outil honnête (!) et fort puisse affirmer notre puissance, sauvegarder nos intérêts et notre gloire ».

Puis, célébrant « la haute estime qu'éprouve la municipalité socialiste pour les vaillants officiers de l'armée navale et les marins dignes de pareils chefs », il but plus vaillamment encore à tous ces vaillantismes guerriers.

Car c'est ainsi que l'on mène les peuples dans la route fleurie du progrès.

Elle arrive

Castres, 11 juillet. — Ce matin ont eu lieu, en la paroisse Saint-Jacques, les obsèques de M^{me} Jaurès, mère de M. Jaurès, député de Carmaux, et de M. Louis Jaurès, capitaine de frégate.

Dans l'assistance on remarquait beaucoup de fonctionnaires de la région. Les membres de la Bourse du travail avaient arboré l'églantine à la boutonnière.

A l'offrande, le député de Carmaux, accompagné du sous-préfet, et son frère, accompagné de M. Guiraud, adjoint socialiste, se sont dirigés vers les degrés de l'au-

tel et ont baisé l'image du Christ que leur présentait le prêtre officiant.

La Révolution est en marche. Elle arrive, elle arrive.

Aussitôt ondoyée, on nous la présentera.

Décorations

A mi-année, on colle aux grandes personnes des croix sur la poitrine, ainsi qu'on continue à le faire aux petits enfants. Tout ça en souvenir d'un bonhomme à qui on l'aurait plaquée sur le dos.

Ces croix de mi-année, s'appellent croix d'honneur... Même en se plaçant au point de vue des crétiens et des simples, ça ne veut pas dire qu'on a de l'honneur ; ça veut dire qu'on a décidé pour une raison quelconque que vous devez en avoir.

Ainsi, le sieur Alfred Dreyfus a sa croix et la nommée Sarah Bernhardt ne l'aura pas. Sisowath, prince de Cambodge, a la sienne et Xavier Privas, prince des chansonniers, peut se brosser sans la décrocher de sa boutonnière.

De même qu'on s'est battu pour l'honneur de Dreyfus, on va se battre pour la vertu de Sarah !

Hum ! Hum ! ce sont des affaires où il ne fait pas bon mettre son nez, pas pour la vue, évidemment, mais pour l'odeur.

Pleurez mes yeux

M. Eug. Etienne, ministre de la guerre, vient d'adresser les instructions suivantes aux généraux commandant les corps d'armée :

« Il m'a été signalé qu'au printemps de cette année, au moment de la sortie de Saint-Maixent, des sous-officiers sortant de cette école avaient fait parade, devant leurs camarades, d'idées nettement antimilitaristes et qu'à la question qui leur avait été posée pour savoir à quels mobiles ils obéissaient en restant dans l'armée avec de tels sentiments, ils avaient répondu qu'ils tenaient à faire des adeptes. »

« J'ai l'honneur d'appeler d'une façon toute particulière votre attention sur cet état d'esprit, qui pourrait avoir de graves conséquences pour la discipline et la cohésion de l'armée, et je vous prie de me signaler les officiers qui vous paraîtraient donner lieu à de semblables observations. »

Le bonheur des uns ne fait toujours que le malheur des autres, mon vieil Etienne.

Pour te consoler, tu n'auras qu'à faire partie d'un nouveau conseil d'administration de société financière.

CE QU'IL Y A DANS UNE BOMBE

Un homme, un brave homme, intelligent, instruit, d'une excellente famille, d'une éducation soignée ; une de ces figures douces et graves, avec des yeux profonds de rêveur et de penseur ; un homme qui, dans de bonnes mains, eût pu faire un distingué marchand de morale et de bons Dieux, un génial tueur de pauvres diables, ou bien encore un subtil politicien ; cet homme guette un roi sur son passage et jette sous ses pieds une bombe. On l'arrête, on le juge et on le guillotine, à moins qu'on ne le pendre ou qu'on ne lui réserve les douceurs du garrot, voire même d'un courant de quelques milliers de volts. Et la bonne presse de flétrir l'attentat et d'inventer des répressions nouvelles contre ces détestables anarchistes qui se promènent à travers la société, comme l'homme des bois dans sa forêt vierge à la recherche d'une proie.

Car, il y a des gens qui ne comprennent pas ces actes. Ceux-ci sont, en effet, le résultat d'un raisonnement trop simple pour leurs cerveaux rompus à des argumentations plus complexes.

Expliquons les, mais restons simples et même bêtes, au risque de paraître ridicules et de passer pour un digne fils de M. de La Palisse. Ces actes sont très naturels et leur explication est enfantine : quand vous marchez sur la queue d'un serpent, il se retourne et il vous pique ; si vous enlevez à un chien affamé sa pâtée, il vous saute à la gorge ; si vous prodiguez les carcans, la misère, la famine et les balles, on vous jette des bombes.

Sans métaphores, si vous molestez on vous molester. La bombe est la révolte contre l'autorité ; c'est l'esclave qui dit : « Non » au maître ; c'est l'homme attaqué au coin d'un bois qui se défend ; c'est ce qu'en chimie, comme en politique, on appelle une réaction.

Cependant, l'anarchiste actuel pense moins superficiellement et n'agit pas seulement poussé par une réaction physiologique. C'est un homme distingué ; ordinairement, il sort de la Polytechnique ; il a fait des études sérieuses ; souvent c'est un enfant terrible de la bourgeoisie ; c'est quelquefois un poète ou un prophète, jamais une brute et cela au grand désespoir des gens bien pensants. Cet homme a un idéal, une chimère, un dada qu'il enfourche facilement vers le pays des utopies et qu'il a la maladie de vouloir y conduire les autres malgré eux. Il s'est permis de juger l'état actuel des choses, de le trouver mauvais et de vouloir qu'il en soit autrement. Il voit les choses d'une façon bizarre : la guerre qui n'est qu'une occasion de se couvrir de gloire lui semble un meurtre sur une grande échelle ; la caserne qui, pour beaucoup, est une école des plus hautes vertus lui apparaît comme celle de l'abrutissement ; tandis que l'on aime à sentir au-dessus de soi un maître qui vous commande, qui vous gruge, qui vous éreinte au besoin, mais aussi qui vous guide, qui vous dorlote doucement dans la misère, l'anarchiste, lui, aime la liberté.

Et, parmi eux, il y en a qui, lassés de tant de souffrances, révoltés de tant de crimes, et pressés comme des enfants gâtés à qui on a promis un joujou, voudraient la réalisation immédiate de leur beau rêve ; et, comme ils sont généralement forts en chimie et en manipulations, ils fabriquent ces engins destructeurs sur lesquels trébuchent si souvent depuis quelque temps nos maîtres couronnés.

Savez-vous, adipeux bourgeois, clownesques empereurs, autocrates civilisés, savez-vous ce qu'il y a dans la bombe que vous trouvez quelquefois sur le seuil de votre porte ou sous les roues de votre carrosse ?

Du fulminate de coton, du plâtre et des clous. Mais autre chose aussi ; il y a des entasses, pressés, transformés en une terrible matière explosible tous vos crimes, toute la misère de vos peuples, et toute la haine des siècles. Il y a, tsar, le sang des pauvres diables tombés en Mandchourie, de ceux qui furent massacrés par vos cosaques, la haine de vos paysans à qui vous refusez du pain ; il y a aussi l'idée féconde de liberté qui est enfin entrée dans les obscurs cerveaux de vos moujiks. Il y a, jeune et tendre successeur de Charles-Quint, toutes les horreurs de l'Inquisition, toute la fureur qu'elle a fait grandir contre vos prêtres, tout le sang des suppliciés de la Mano-Negra, tous les cris de vengeance qui sortent des soupiraux de vos cachots ; mais il y a aussi vos carrosses dorés, vos laquais empanachés, vos diamants, tout votre luxe et... tout votre peuple qui crie la faim. Il y a, faiseurs de 89 — c'est à Messieurs les bourgeois que je m'adresse — il y a, oh ! pas grand-chose, des gens qui, sans ambitionner un ventre aussi opulent que le vôtre, voudraient du pain quand ils en manquent et un peu de bien-être quand vous avez du superflu. Et malgré toutes ces raisons, qui me semblent fort plausibles, il y a des gens qui, comme le docteur Pongloss, continuent à penser que tout est bien dans le meilleur des mondes, s'étonnent de ces actes révolutionnaires et les condamnent. Mais il paraît qu'on n'a pas toujours à juger les choses de cette façon. Autrefois, on élevait des statues aux assassins des despotes ; mais aujourd'hui il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour soutenir que la bombe de Matteo Garcia vaut l'épée d'Harmodius et d'Aristogiton. Mais entre autrefois et aujourd'hui, il y a cette différence, c'est que les despotes ont fait des petits. Ils sont nombreux : N'est-ce pas un petit empereur que ce patron d'usine qui manie l'estomac de ses ouvriers avec autant d'obéissance que ceux-ci font mouvoir les ingénieuses machines de leurs maîtres ? Il s'en suit donc que ce sont les despotes qui ont raison, puisqu'ils sont les plus forts.

Dans sa vengeance, l'anarchiste contemporain a l'âme aussi simple que l'anarchiste des temps antiques. Ils oublient tous les deux que la vie humaine est une chose logiquement respectable ; que pour réclamer le droit à la vie il faut commencer par l'accorder aux autres. Mais voilà ; quel est celui qui l'a oublié le premier ? le maître ou l'esclave.

La question n'est pas à trancher. S'il y a eu crime d'un côté ou d'un autre, il faut que ce soit le dernier. De nos jours, on ne venge pas un forfait, ni des forfaits par un autre forfait. Cependant, la lutte est engagée entre ces deux forces et la persuasion

ne suffira pas : la vieille génération des maîtres accrochés après leurs privilèges comme un naufrage après un débris de son navire, devra disparaître dans les flots des idées nouvelles. Ce sera le résultat de la révolution qui éclatera si le maître persiste dans son despotisme et si l'esclave se lasse d'attendre.

EVANGELIO.

CHRONIQUE LOCALE

Conférence au bénéfice de "L'Ordre"

Samedi prochain 23 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Conférences, place de la République, conférence publique et contradictoire par Albert Libertad, rédacteur à *L'Anarchie*.

Sujet traité : Impuissance des partis politiques à résoudre la question sociale.

Sont spécialement invités à prendre la parole : L'abbé Desgranges ; Pierre Bertrand, rédacteur en chef du *Populaire du Centre* ; Félix Chabrouillard, rédacteur en chef du *Réveil du Centre* ; Maurice Monteux, fondateur du groupe d'unité républicaine ; Chabrol, Laguërenne et Saulnier, avocats. Entrée, 30 cent., gratuite aux dames.

A nos adversaires

Citoyens,

Chaque fois que l'occasion se présente, vous ne manquez pas de clamer votre adversité contre nous et les idées anarchistes que nous propageons.

S'il est juste et naturel que des idées contraires se heurtent, il est aussi courageux et logique que des adversaires se rencontrent et se combattent face à face. C'est pourquoi nous vous provoquons à ce duel oratoire.

Tous, vous possédez un talent oratoire et une éducation supérieure à la nôtre.

PEUT-ÊTRE SOMMES NOUS DANS L'ERREUR.

Eh bien, citoyens, il ne s'agit que de votre volonté pour nous en faire la démonstration.

Cette volonté, vous l'aurez, nous en sommes convaincus. Tout être qui croit posséder la vérité doit l'enseigner. Agir autrement est un crime.

A cette conférence, où nous vous garantissons toute courtoisie, toute latitude vous sera laissée pour combattre ce que vous croyez être le mensonge ou l'erreur et émettre ce que vous jugez être le juste et le vrai.

LES ORGANISATEURS.

Les Mensonges de Desbordes

Dans l'impossibilité de réfuter mes allégations, Desbordes, pour se tirer de la fâcheuse polémique dans laquelle sa stupidité et son arrogance prétentieuse l'ont engagé, emploie, encore une fois, la calomnie à mon égard. Oh, continuez martyr, venant de vous cela est tout à fait à mon avantage.

Rendons lui cette justice, pour employer cette arme il a un tact merveilleux.

Puisque les preuves précises et rigoureusement exactes que j'ai apportées et que je maintiens intégralement sont niées par ce martyr, gargarisme et autres titres, avec un cynisme qui caractérise un bonisseur de foire, je fais appel à la sincérité des membres du comité général de la Bourse du travail pour nous dire si, en décembre 1904, les pseudos socialistes révolutionnaires n'ont pas cherché à s'emparer du bureau, et si, pour ce faire, ils n'ont pas présenté un candidat à chaque poste ?

Je suis certain de n'être pas démenti.

D'autre part, je fais encore appel au comité fédéral de la céramique pour nous dire : si à une de ses séances il n'a pas été voté, par trois fois consécutives, la présentation des revendications et que ce n'est qu'à une séance ultérieure que la présentation fut repoussée.

Je regrette que pour établir la vérité je sois obligé de faire appel à ces organisations, mais le crétinisme de Desbordes m'y pousse.

Comment avec des réalités aussi évidentes, Desbordes ose-t-il me qualifier de menteur, lui dont on voit naître le mensonge sur les lèvres comme les patenôtres sur celles d'une nonne ? Oh ironie !

Quel dégoût il doit inspirer aux nombreux camarades au courant des faits !

Il est tellement vrai qu'il n'inspire que

dégoût à tous ceux qui l'approchent que l'anecdote ci-dessous va le prouver : Rappelez-vous Desbordes.

Au moment des élections du secrétaire du syndicat général de la céramique, deux candidats étaient en présence, vous en étiez un. Un membre du syndicat dont vous étiez le secrétaire, qui était aussi — du moins tout le faisait croire — votre ami personnel, et qui appartient au même parti politique que vous, vous écrivit que, ne pouvant assister à la recette, il vous priait de mettre dans l'urne le bulletin qu'il avait eu soin de joindre à sa lettre. Poussé par la curiosité vous ouvrites le bulletin et... oh horreur ! stupéfaction ! il contenait le nom de votre concurrent. Voilà la confiance que vous inspirez à vos camarades.

Laissez-moi narrer encore une histoire qui éclairera d'un jour nouveau votre sincérité (!) et là se terminera cette polémique que votre maladresse a fait dégénérer en question personnelle.

Il y a quelque temps, la Fédération de la céramique vous chargea de faire une tournée de conférences dans le Berry. Après avoir visité plusieurs centres céramistes, vous reveniez précipitamment oubliant Mehun-sur-Yèvre. Le secrétaire du syndicat de cet endroit, étonné de ne pas vous avoir vu, se plaignit à la Fédération de votre sans-gêne.

Ayant eu connaissance de cette lettre vous protestâtes avec indignation, disant que vous aviez été à Mehun, mais que vous n'y aviez trouvé personne. La faute, selon vous, incombait au secrétaire qui récriminait, et vous réclamiez un blâme énergique contre lui ; mais, plus tard, devant des accusations formelles et des preuves, vous dûtes avouer piteusement que votre accusateur avait raison. Vous n'avez pas été à Mehun. Voilà bien qui démontre votre sincérité.

SOUVARINE.

P. S. — Dans sa réponse, mon vertueux adversaire paraît scandalisé de ce que je me cache sous l'anonymat et m'annonce qu'il ne me répondra plus, tant que je ne me serai pas fait connaître.

Pardon ! quand je pourrai vivre du martyrologe de mes idées et du métier de mastroquet (sans ironie) comme vous en vivez. Eh bien ! je pourrai vous satisfaire, mais au lieu d'être payé par des camarades et de vivre de la propagande syndicaliste ou autre, je paye pour en faire et dois accepter l'argent du patronat, à qui la société actuelle m'oblige de prostituer mon corps pour que je puisse vivre.

Mais dites donc, ô logicien ! pourquoi ne pas demander au journal qui insère vos réponses d'obliger ses collaborateurs à signer leur nom.

SOUVARINE.

Entente impossible

Sous le titre « Entente », dans le *Socialiste du Centre* du jeudi 16 août, Michel Marcel dit leur fait aux membres de la Confédération générale du travail qui ont accepté de collaborer au journal de Jaurès, *l'Humanité*. Voici, du reste, le commencement de son article :

« Griffuelles, qui représente au sein de la Confédération l'intransigeance libertaire syndicaliste, vient de rentrer à *l'Humanité*. Ce fait qui, en temps ordinaire, eût passé à peu près inaperçu, emprunte aux circonstances une assez grande importance. Jaurès a beau déclarer, en effet, avec sa loyauté ordinaire, que les militants qui consentent à collaborer au journal, conservent toutes leurs idées et n'abandonnent rien de leur intransigeance passée, on me permettra de croire qu'il y a tout de même quelque chose de changé dans la manière libertaire de quelques-uns.

» Ils devront d'abord s'abstenir d'insulter les militants socialistes dans un journal socialiste ; ils devront aussi s'abstenir de dénaturer à plaisir les intentions de nos amis et ce sera déjà quelque chose. A partir du moment où ils seront loyaux et courtois, je ne vois pas trop quels arguments sérieux ils pourront nous opposer. »

Moi j'ajoute qu'ils collaborent à une œuvre essentiellement bourgeoise. *L'Humanité* n'est lue — à de rares exceptions près — que par des bourgeois. Les actionnaires de ce journal bénéficieront seuls de cette collaboration qui pourra amener quelques lecteurs de plus.

Cependant, au cours de cet article que je voudrais pouvoir reproduire *in extenso* pour mieux combattre les multiples erreurs qu'il contient, Michel Marcel semble vouloir faire comprendre que les militants en question représenteront à *l'Humanité* la C. G. T. Or, il n'en est rien.

Les militants syndicalistes visés sont en-

trés à *l'Humanité* de par leur seule volonté, personne ne les y a obligés, aucune organisation syndicale ne les a même invités à agir de la sorte. De leur attitude passée, présente ou future, ils ne pourront engager que leur seule responsabilité pour tous les actes ou écrits qu'ils commettront à l'œuvre qu'ils ont entreprise.

J'avoue, pour ma part, trouver osé la prétention de Michel Marcel et de ceux qui l'ont précédé dans cette voie en demandant à la C. G. T. de s'entendre avec le parti socialiste pour obtenir des choses déterminées d'avance.

Michel Marcel ignorerait-il que dans un syndicat tous les individus à quelques opinions politiques ou confessionnelles qu'ils appartiennent sont ou doivent être acceptés à faire partie de ce syndicat ? C'est alors à ceux qui composent le syndicat de faire l'éducation qu'ils jugent nécessaire pour faire évoluer les syndiqués vers des idées plus saines, ce qui ne tarde pas à se produire lorsque aucun pacte politique n'est mis en jeu.

Suivant le raisonnement du rédacteur du *Socialiste*, en dehors de son parti rien n'est possible, mais, s'il est réformiste, s'il veut des réformes, il est logique qu'il s'y prenne par tous les moyens possibles pour les obtenir, surtout, si faisant fi de son égoïsme, il désire ardemment le bonheur de ses semblables. Eh bien, suivant son raisonnement, il reconnaîtra avec moi que les radicaux étant au pouvoir, c'est surtout vers eux que les syndiqués devraient tendre les bras ; là, du moins, ils pourraient obtenir les réformes qui sont, du reste, les mêmes que celles offertes par les unifiés.

Ce n'est pas moi qui donnerai de semblables conseils. Mais les radicaux aussi sont réformistes, je pourrais en dire autant des sillonnistes ou des opportunistes.

J'ai dit plus haut que dans les syndicats toutes les opinions politiques doivent être admises.

Que penserait donc Michel Marcel si un sillonniste demandait que son syndicat s'entendît avec son parti pour des choses déterminées et par des moyens arrêtés d'avance. Avec juste raison, il s'insurgerait contre cette manière de voir.

Ce qui est juste pour un socialiste doit l'être aussi pour les autres de partis différents. On ne peut s'entendre avec un parti politique qu'au détriment d'un autre. Cette seule raison suffirait à démontrer l'impossibilité de lier aucun rapport avec aucun parti, mais l'étude nous fait conclure à devoir les combattre tous avec les mêmes armes.

Certains socialistes nous reprochent de faire appel à leur concours pour certains cas. Que ne nous reprochent-ils (certains l'ont déjà fait), de travailler pour des patrons ou de nous servir d'argent !

En terminant, Michel Marcel nous dit qu'il est dangereux d'opposer la conscience prolétarienne à elle-même. Tiens ! tiens ! Est-ce qu'il n'y aurait que les socialistes qui seraient des prolétaires ? Est-ce que dans le parti socialiste unifié il n'existe pas des individus hypocrites, des mercantis qui n'ont rien de commun avec le prolétariat ?

Quand Michel Marcel voudra on lui démontrera qu'avec les réformes, même socialistes, rien n'a jamais été obtenu, moins le maintien des lois scélérates, et qu'avec la méthode syndicaliste il est des résultats obtenus nombreux et tangibles, et qu'avec le syndicalisme révolutionnaire on peut tout obtenir.

ANTI PARLEMENTAIRE.

Enfin !

Le concile socialiste unifié avait convoqué à comparaître devant lui le garde-chiourme Marchadier, *ex-irrévolutionnaire*, pour répondre aux accusations alléguées par *L'Ordre* et par des syndicalistes, afin qu'il soit statué sur son cas.

Le garde-chiourme Marchadier a répondu à l'invitation en envoyant sa démission. Zut ! voilà qui déçoit le tribunal qui fut obligé de « passer à l'ordre du jour ».

C'est entendu, Marchadier n'est plus socialiste (je me demande pourquoi !) quand Basly, le mouchard ; Paul Brousse, l'écheul d'Alphonse ; autres rois, le sont encore. Marchadier peut bien encore conserver ce titre.

En fait de titre, outre celui de garde-chiourme, il conserve encore, en même temps que la place, celui d'administrateur de l'Union, où il protège son collègue Rougerie qui, lui, est toujours socialiste.

Police Socialiste

Nous nous étions toujours douté et l'avions dit ici-même, la suppression du budget de la police par l'ex-municipalité n'était que du chiqué, un traquenard tendu à Labussière, pour lui faire obtenir plus promptement la place qu'il occupe aujourd'hui, avec l'espoir pour quelques unifiés d'aller s'asseoir dans les fauteuils municipaux, où Coco-Beau-Sourire aurait aussi bien figuré que Chazelas.

Hélas, pour eux, déception ! Les poires électorales nous alligèrent de la bande Chénieusarde et le budget de la police revint.

Aujourd'hui, s'apercevant de leur bêtise, par la plume d'un éminent écrivain, ils s'en excusent. « Il faut encore de la police dans la société que nous subissons », ainsi s'exprime le journaliste en question. Demandez-lui pourquoi il faut encore de la police et assurément vous aurez cette réponse :

« Pour protéger les petits propriétaires et les petits commerçants contre les voleurs, ainsi que nos gouvernants socialistes contre les coups des anarchistes. Puis enfin, la police socialiste, après avoir exproprié les grands propriétaires, les grands commerçants et coffré tous les anarchistes, sera préposée à veiller à ce que les propriétés indémnisées ne soient plus victimes de vols. »

Ainsi parlera, non point Zarathoustra, mais l'éminent contradicteur des Kropotkine, Grave, Sébastien Faure, etc., etc.

Quelques douches glacées suffiraient-elles à tuer l'araignée qu'il a dans le plafond ? Ainsi soit-il !

Un Conseil

Nous invitons le citoyen L. B. à se faire expliquer ce que nous avons écrit au sujet du groupe Espéranto.

Regrettons de n'avoir pas le temps d'apprendre à lire aux rédacteurs du *Socialiste*.

Accident Politique

Dans un accès d'alcoolisme, Chénieux, honorable maire de Limoges, a signifié son congé au bibliothécaire communal Mayéras, parce que ce dernier se prétend socialiste et a assisté en spectateur à une manifestation pacifique des garçons coiffeurs.

Chénieux et sa bande ne sont pas malins ; en même temps que complétant une réclamation à Mayéras, ils servent à souhait les intérêts de leurs adversaires socialistes qui, aux prochaines élections tabletront sur ces manières d'opérer et, réélus, appliqueront la peine du talion.

Tout crapuleux que soit le procédé, il nous fait pourtant souvenir que le prédécesseur de Mayéras fut mis à la retraite par l'ex-municipalité socialiste, par un procédé pourtant plus hypocrite, puisque, à son départ, Camille Leymarie fut félicité par la municipalité d'alors, laquelle, plus tard, avoua avoir agi ainsi par pure fantaisie coutumière.

Retenons aussi l'aveu de P. Bertrand qui, dans le *Populaire du Centre*, nous a dit avoir ménagé ses coups à la municipalité par crainte des représailles que celle-ci pourrait faire subir aux employés socialistes.

Plusieurs fois, les socialistes nous ont blâmé lorsque nous disions que tout politicien était obligé de faire des concessions. Ce fait, ajouté à bien d'autres, nous donne pourtant encore raison.

Conclusion. — Des socialistes sont jetés à la porte par leurs adversaires politiques, mais nous, anarchistes, adversaires de tous les partis politiques, il est donc inutile de nous adresser à eux pour pouvoir manger ?

Le jeu de la réaction quoi ! !

A Eugène Gaillard

L'est-il ou ne l'est-il pas ?

Suscité par un correspondant particulier qui est d'accord avec Jaurès pour indemniser les possédants de l'expropriation socialiste, Eugène Gaillard qui, lui, est de notre avis (une fois n'est pas coutume) pour n'accorder aucune indemnité, s'est demandé si son correspondant qui se prétend socialiste, l'est ou ne l'est pas. Ceci tout simplement parce qu'il se dit partisan de la thèse à Jaurès. Mais alors, et ce dernier est il ou n'est-il pas socialiste ?

Gageons que Gaillard ne répondra pas.

Prendre connaissance dans notre catalogue des nouvelles brochures dont nous sommes dépositaires.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

RUELLE. — Gloire à Montalembert! — Tel est le cri que poussaient l'an dernier les socialistes ruellois.

Gloire à Montalembert!
Vous ne savez pas qui c'est Montalembert? Comment cela? Montalembert, ce fut le fondateur de la fonderie de Ruelle et qui la céda ensuite à l'Etat.

Gloire à Montalembert!
Et c'est parce que Montalembert créa la Fonderie de Ruelle que les socialistes ruellois pétitionnèrent et se cotisèrent l'an dernier pour élever un monument à la mémoire de ce grand homme.

Gloire à Montalembert!
Et c'est pourquoi si vous allez-vous promener à Ruelle, vous apercevrez sur le pont, en face la fonderie un monument de pierre ressemblant à une tombe et couronné d'un buste aux cheveux bouclés.

C'est l'effigie du fondateur du grand monument que l'on appelle la fonderie de Ruelle.

Gloire à Montalembert!
Or, dernièrement c'était notre frairie et des personnes des localités voisines étaient venues passer leur temps sur les bords de la Touvre.

Le soir, l'affluence était encore plus nombreuse et tout le monde se massait sur le pont pour voir le fameux feu d'artifice.

J'étais de ceux-là lorsque je me sentis frappé sur l'épaule. Je me retournai et aperçus un grand monsieur qui s'efforçait de lire la plaque commémorative du monument, bien inutilement il est vrai, car les quatre lampions qu'on avait mis autour du buste n'éclairaient rien du tout.

Une autre personne qui l'accompagnait, celle qui venait de me frapper sur l'épaule, me questionna :

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire qui est enterré ici?

Je partis d'un éclat de rire qui fit certainement croire que le monument sautait. Aussi je ne pu pas rester là une minute de plus et je me sauvai rire ailleurs.

Gloire à Montalembert!
Il faut en convenir cependant qu'ils ont quelquefois de bonnes idées nos socialistes.

Comme ils désirent faire vivre les maçons, ils donnent l'ordre à un entrepreneur de faire une statue, l'entrepreneur reçoit 100 francs, en dépense trente et fiche le reste dans sa poche, mais les maçons travaillent et l'on élève des statues qui embellissent nos villes, et au pied desquelles les miséreux vont mourir de faim et de froid.

Mais, dame, c'est pour honorer la mémoire d'un grand homme.

Ah! quand donc nos socialistes s'inspireront-ils des vers du poète :

Ah! viendront-ils enfin ces jours doux et prospères,
Où l'on ne verra plus au milieu de nos rues,
Se dresser, d'un air menaçant,
Ces colonnes, ces arcs, ces bronzes, ces statues,
Faites de larmes et de sang!

Gloire à Montalembert!

UN RUELLOIS QUI N'EST PAS DE LA FONDERIE.

CORRÈZE

BRIVE. — Aux membres de la corporation des menuisiers :

Camarades,

Les membres du bureau du syndicat ont décidé de vous adresser un fraternel et pressant appel, certains que ce ne sera pas en vain et qu'ils seront entendus.

Malgré la situation très florissante de notre groupement nous voudrions que tous les syndiqués assistassent d'une façon plus assidue aux réunions. Nous estimons, en effet, qu'il n'est plus suffisant aujourd'hui, d'acquiescer ses cotisations et de croire avoir ainsi rempli son devoir d'ouvrier conscient de ses droits et de ses intérêts. Ce que nous voulons, c'est son esprit de critique et d'initiative. C'est le concours de l'homme tout entier pour étudier et résoudre plus fermement les multiples questions qui s'imposent à notre examen.

D'une façon régulière, nous porterons à l'ordre du jour de nos réunions les plus pressantes de ces questions et celles intéressant d'une façon plus générale le prolétariat tout entier, auquel nous serons reliés par notre Fédération nationale adhérente à la Confédération générale du travail.

Nous comptons sur vous, comme vous pouvez compter sur notre entier dévouement.

Aux quelques camarades encore non syndiqués, nous dirons simplement : Nul n'a le droit, devant la concentration capitaliste, de rester isolé. En le faisant, vous seriez coupable vis-à-vis de vous-même, des vôtres, de la société. Vous viendrez donc grossir nos rangs : c'est votre devoir, c'est votre intérêt.

Camarades, tous au syndicat!

Le secrétaire général,
DELPY.

COMMUNICATIONS

Fondation d'une imprimerie anarchiste en milieu communiste

Voici ce que sera l'imprimerie anarchiste : Un milieu communiste où il ne sera question d'aucun salaire, d'aucune affaire commerciale. Les camarades vivront de la façon suivante : Quelques heures par jour seront employées à l'élevage et à la culture; le reste du temps sera consacré aux éditions de journaux, brochures, livres, manifestes, affiches, etc.

Tout travail ne revêtant pas un caractère de propagande sera refusé. Le milieu communiste sera avant tout un milieu d'affinités. Ceux qui y entrèrent devront apporter

avec eux la plus grande somme de garanties physiques et professionnelles. Ils seront minutieusement choisis.

Ce groupement sera avant tout composé de matérialistes s'engageant à vivre et à travailler le plus *scientifiquement* possible.

Nous tenons à faire remarquer que l'imprimerie anarchiste ne sera nullement une coopérative de production ou une association ouvrière quelconque; mais bien une réelle expérience de communisme où les anarchistes démontreront qu'on peut se développer matériellement et intellectuellement sans Dieu ni Maître, sans patrons et sans lois.

CONFÉRENCES

Pour faciliter l'œuvre de l'imprimerie anarchiste, nous pensons organiser dans toute la France des conférences traitant de sujets d'actualité. Ces conférences auront le premier résultat de faire connaître notre tentative, de lancer le journal quotidien et surtout d'intensifier la propagande et la diffusion des idées anarchistes.

D'autre part, ces conférences, comme on le verra plus loin, nous donneront la possibilité d'alimenter notre œuvre.

Voici comment elles seront organisées :

Tout d'abord elles seront gratuites, afin d'avoir la plus grande portée possible et d'attirer de grands auditoires. Il suffira aux camarades, groupes, U. P., de s'occuper de l'organisation et de nous verser de 20 à 25 francs par réunion. A l'aide de cette somme, nous prendrons à notre charge : imprimés, affiches, frais de transport, et le reliquat sera versé à la caisse de l'imprimerie.

De plus, pour diminuer ces frais d'organisation, toujours très grands, nous avons pensé à faire les conférences par régions, afin d'épargner surtout les frais de voyage. Cela nous donnerait le moyen de rayonner autour d'un centre et de ne négliger aucun village où la bonne parole serait susceptible de porter des fruits.

Les conférences commenceront en septembre. Les camarades de partout pourront dès maintenant nous écrire, en nous indiquant le nombre de conférences que l'on peut faire dans leurs régions et dans quelles conditions? Cela nous permettra de fixer les détails, dates, itinéraires, etc.

On le voit, pour parvenir au but que nous nous sommes assigné, nous n'épargnons de notre côté, aucun effort, aucun sacrifice. C'est aux camarades qu'il appartient de nous seconder pour arriver à bon port. Nous faisons de notre part tout possible pour faciliter à chacun le besoin.

Il serait indispensable que pour chaque région on puisse organiser au moins 20 à 25 conférences. Les camarades peuvent se mettre en rapport avec les groupements ou organiser eux-mêmes dans les environs des grandes villes.

E. GIRAULT,
A. LORULOT,

Adresse provisoire : 33, rue de Charenton, à Alfortville (Seine).

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

RAPPORTS AUX CONGRÈS : *Ouvrier de Marseille, Libertaire de Paris, Antimilitariste d'Amsterdam, National corporatif de Bourges, Libre-Pensée de Paris.*

Cette brochure renferme les principaux arguments scientifiques, économiques, qui établissent la doctrine néo-malthusienne et militent en faveur de la *procréation consciente et limitée*. Elle contient des réponses aux principales objections faites aux régénérateurs par les adeptes des groupes avancés; elle dégage aussi les divers points de contact qu'a le néo-malthusianisme avec le socialisme, le syndicalisme, l'antimilitarisme, l'anarchie et la Libre-Pensée.

Edition de *Régénération*, 27, rue de Duée, Paris (XX^e).

Prix : 25 centimes; franco, 0 fr. 30.

L'ÉDUCATION DE DEMAIN, par A. Laisant.

Prix : 10 cent.; par la poste, 15 cent.

En vente à la colonie communiste d'Aiglemont (Ardennes) et dans nos bureaux.

L'ÉTAT, SON RÔLE HISTORIQUE, par P. Kropotkine.

Une brochure, 0 fr. 25 franco par la poste. Dans cette brochure, l'auteur traite, en passant, du rôle des communes et des corporations et jette un peu de clarté sur ces questions tant embrouillées par les historiens bourgeois.

En vente aux *Temps Nouveaux*, 4, rue Broca, Paris et dans nos bureaux.

CONVOCATIONS

LIMOGES

Les camarades s'intéressant à la propagande communiste-anarchiste, sont instamment priés de se rendre au local de *L'Ordre*, aujourd'hui samedi, 18 août, à 8 h. 1/2 du soir.

Très urgent.

SAINT-JUNIEN

JEUNESSE SYNDICALISTE

Jeudi prochain réunion. Causerie par un camarade.

Cette réunion est d'une importance exceptionnelle. Nous invitons les camarades qui étaient absents aux dernières réunions à venir nous expliquer le motif de leurs absences, ou ils seront considérés comme démissionnaires.

Les camarades qui, depuis fort longtemps, détiennent des livres de la bibliothèque et ont négligé de répondre à l'avis que nous leur avons adressé précédemment sont invités à les restituer ou nous les avisons que nous irons les chercher chez eux.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul..... » 10	<i>Pages d'histoire socialiste</i> » 25
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross..... » 10	<i>Le grand fleau</i> , par E. Girault..... » 20
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce..... » 10	<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle..... » 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel..... » 10	<i>La Peste religieuse</i> , par Most..... » 05
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier..... » 05	<i>L'élection du maire de la commune</i> (face électorale), par Léonard..... » 10
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier..... » 13	<i>Entretien d'un philosophe avec la marchale de ***</i> , par Diderot..... » 10
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume..... » 10	<i>Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire</i> » 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache..... » 10	<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine..... » 25
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar..... » 10	<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beaura..... » 20
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault..... » 10	<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine..... » 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille..... » 10	<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure..... » 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac..... » 10	<i>En Communisme</i> , André Mounier..... » 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier..... » 20	<i>Lettres de Pioupous</i> , Fortuné Henry..... » 10
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure..... » 13	<i>L'A B C du Libertaire</i> , Lermina..... » 10
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot..... » 10	<i>A bas les morts!</i> Ernest Girault..... » 05
	<i>L'Homme a-t-il une âme</i> , Ernest Girault..... » 05
	<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N..... » 05
	<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier..... » 05
	<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochar..... » 10
	<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille..... » 10
	<i>L'Anarchie</i> , par Girard..... » 05
	<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannet..... » 10

<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughy..... » 10	<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant..... » 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry..... » 10	<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg..... » 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet..... » 10	<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet..... » 10
<i>Au lendemain de la grève générale</i> » 20	<i>La Crosse en l'air</i> » 05
<i>A bas le Czar! Vive la Révolution russe!</i> » 05	<i>La Grève générale révolutionnaire</i> » 20
<i>L'Etat: son rôle historique</i> , par Kropotkine..... » 26	<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Emile Henry</i> » 15
<i>Au Café</i> , par Malatesta..... » 20	<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot..... » 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle..... » 10	<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé..... » 10
<i>Députés contre Lecteurs</i> , par Gayvallet..... » 10	<i>L'Education de demain</i> , par A. Loisant..... » 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant..... » 05	<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i> » 75
<i>Le même</i> , par la poste..... » 85	<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault..... » 3 »
<i>Le même</i> , par la poste..... » 3 25	

	CHANSONS
	<i>Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles</i> » 10
	<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i> » 10
	<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier..... » 10
	<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i> » 10
	<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i> » 10
	<i>J'n aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i> » 10
	<i>Le Réveil, La Chanson du Linceul</i> » 10
	<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! frères de misère, Les Afranchis</i> » 10
	<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i> » 10
	<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i> » 10
	<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i> » 10
	<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i> » 10
	<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i> » 10
	Par la poste, 0,05 centimes en plus
	<i>L'Ordre</i> est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.
	Le Gérant : LÉON DARTHOU
	Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9

